

A ses pieds, ses chevaliers étincelants et héracliques comme lui.

Nous sommes trente-cinq mille pèlerins tassés dans Saint-Pierre.

Et chaque minute qui s'écoule grandit notre émotion.

Les yeux de tous se dirigent vers les portes fermées de l'église, vers une tenture de damas rouge aux rideaux relevés, où commencent à aller et venir des personnages en uniforme, où apparaissent des casques, des plumets, des hallebardes et de grandes épées.

C'est par là que va déboucher le cortège pontifical. Il nous semble à tous que notre être se dédouble, que nos corps restent immobiles sur leurs pieds et que nos âmes s'en détachent pour aller s'entasser et attendre dans ce coin mystérieux.

Il nous semble qu'un miracle va s'accomplir.

Le vaste vaisseau, éclairé maintenant par le plein jour, resplendit avec ses ors et son peuple de statues blanches.

Il n'y a plus de vide que le terrain que va parcourir le cortège. Le reste est fait de têtes humaines tournées toutes vers le même point.

L'horloge intérieure marque neuf heures. Un silence profond et haletant s'est établi, et chacun sent son cœur qui lui bondit dans la poitrine.

C'est l'heure... Neuf heures et quart.

Là-bas, au fond de l'église, débouche un piquet de suisses, le casque en tête, la hallebarde sur l'épaule, la culotte bouffante, le justaucorps et les bas rayés par bandes alternées, noires, jaunes et rouges.

Puis des camériers de cape et d'épée, en costume noir, avec toques à plumes, épées et chaînes, du pur Charles-Quint.

Derrière eux, un fleuve de sang et de neige paraît se répandre dans le chemin. Ce sont les cardinaux. J'en compte quarante.

Ils sont en grande robe rouge, "cappa magna", avec la pèlerine d'hermine. Ils ont la barrette rouge à la main. La queue de leur immense traîne est relevée ; celle de leur soutane est portée par des caudataires.

Puis, quarante gardes-nobles : habit noir avec ganses, brodé d'or, épaulettes à gros grains, casque d'or à plumet blanc, culotte blanche et bottes vernies. Ils ont l'épée à la main. Ils sont précédés de deux trompettes.

Puis encore des suisses, avec la grande épée à deux mains sur l'épaule, droite et flamboyante. Ils arrivent à l'autel de la Confession de saint Pierre et s'alignent de chaque côté.

Derrière moi, les voix éclatent dans une cage dorée. Elles chantent : "Tu es Petrus !"

Tout le monde se prosterne contre terre. Il me semble que je vais m'anéantir et que jamais je n'oseraï me relever.

Et l'apparition surhumaine se produit. Il est neuf heures trente-cinq.

Voici Léon XIII ! Voici le pape !

Porté sur la *sedia gestatoria* par ses *parafrazieri* vêtus de soie rouge brochée, il s'avance, plus grand que les hommes, détaché de la terre. Il semble glisser sur un tapis humain, revêtu de la chasuble et ceint de la mitre.

Il s'avance entre deux haies mouvantes de suisses, dans le chemin déjà bordé par la garde palatine, précédé par les massiers multicolores et suivi par le chapitre de Saint-Pierre, salué par des chants auxquels répondent les trompettes d'argent installées dans la coupole et

des cris enthousiastes, enivrants et mille fois répétés de : "Vive Léon XIII ! Vive le pape !" Des chapeaux et des mouchoirs agités en l'air, des applaudissements sans fin, tout le cortège de la foi et de l'amour.

Sa main est tendue pour bénir. Sa tête est penchée vers son peuple dans une attitude d'inexprimable tendresse.

Il est plus que beau, il est célest, il est diaphane, il est immatériel entre ses deux grands éventails de plumes blanches, les "flabelli" qu'on porte à ses côtés et qui paraissent des ailes immenses planant entre le ciel et la terre.

Il ne voit personne, et il semble regarder chacun de nous en particulier. Et dans nos âmes un apaisement s'établit, une détente se crée, qui fait monter dans nos yeux des larmes de joie et d'attendrissement.

A mesure qu'il s'approche, il paraît grandir encore ; et nous ne voyons plus, au milieu de cette pompe extraordinaire, que lui, l'Homme Blanc, le Vicaire du Christ.

Lorsqu'il est arrivé au côté de l'autel, en face de la tente pontificale, la *sedia gestatoria*, ou trône sur lequel il est porté, s'abaisse. Le pape descend.

Immédiatement la messe commence. Les cardinaux sont allés prendre place sur les premiers bancs du chœur, de chaque côté, devant les évêques et les généraux d'ordres.

La chapelle entonne un motet. Au milieu de ces harmonies célestes, où toutes les richesses du clavier humain se mêlent et se confondent, nous voyons trembler les mains du pontife, qui célèbre le divin sacrifice qu'il offrit pour la première fois à son Dieu il y a cinquante-six ans.

Il dit une messe basse avec la calotte blanche sur la tête, et ne ceint la mitre que pour le *lavabo*, qui est offert par le cardinal vicaire, l'Eminence Parocchi. Pour dire les oraisons, il met des lunettes.

Le pape est penché sur l'autel devant l'hostie qui va devenir Dieu ; la petite lame ronde de pur froment oscille entre ses doigts secoués par l'émotion.

Il pleure. Il pleure à chaudes larmes ; et ces larmes de vieillard, de pontife et de père, tombent silencieusement sur les langes sacrés, autour de la Victime divine qui descend, à sa voix, sur le pied du calice où il nous paraît que va bouillonner le sang du Christ.

"Ceci est mon corps, ceci est mon sang."

Et le pape s'agenouille. Puis il se relève et, transfiguré, les yeux vers la voûte, il élève l'hostie blanche devant le peuple qui lui fait face, car l'autel est tourné vers l'entrée de la basilique.

Des sons de trompettes éclatent sur nos têtes, comme si le dôme immense venait d'être soulevé par la main de Dieu, comme si descendaient par cette ouverture les échos rapprochés des marches triomphales du ciel.

Je renonce à décrire les effets saisissants de ces fanfares exécutées en haut de la coupole.

Puis deux chœurs, placés l'un en bas et l'autre dans la coupole — le maître de chapelle, imperceptible, battant la mesure du haut de la coupole — se font entendre. Ces chants sont admirables, ces chants sont célestes. Ils cessent au moment où le pape communique et consomme les espèces sacrées, pour reprendre ensuite jusqu'à la fin de la messe.

Léon XIII a terminé le sacrifice divin. Il redescend de l'autel, soutenu par ses prélats assistants ; il dit ses prières à la Vierge, auxquelles répond l'assistance ; puis il entonne le *Te Deum*, que chantent alternativement la